

Sophie Lauzé, *Sans objet*

Raphaël Ouellet

Number 134, Winter 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/92602ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Ouellet, R. (2020). Review of [Sophie Lauzé, *Sans objet*]. *Inter*, (134), 100–103.

Sophie Lauzé, *Sans objet*



Raphaël Ouellet

Du 5 au 21 juillet 2019, Le Lieu, centre en art actuel accueille dans son espace d'exposition Sophie Lauzé, récipiendaire du prix Inter-Le Lieu 2018, avec son exposition *Sans objet*. Diverses sculptures, photographies et installations sonores y figurent, chacune semblant effectuer un étrange déplacement formel sur une situation ou un objet banal : le dossier d'une chaise de plage semble s'étendre jusqu'au plafond ; une série photographique représente un bras sans corps tirant sur la chaîne d'une ampoule avant de disparaître dans la pénombre ; un mince filet de plastique blanc repose sur deux supports à même un carré de gazon artificiel où se trouve un citron... Les œuvres de Lauzé oscillent entre le banal et le surprenant, entre le quotidien et sa distinction.

Le titre de l'exposition suggère que cette dernière se veut « sans objet ». Les œuvres se retrouvent ainsi sans sujet, sans signification autre que ce qu'elles peuvent dégager en elles-mêmes. Une telle interprétation souligne le caractère formel



de l'ensemble. L'exposition s'apprécie alors par une certaine observation distante : nous remarquons la différence des matériaux et des textures, le contraste entre les composantes, les effets employés par l'artiste afin de

créer un impact visuel subtil. Par exemple, une des pièces présente un long prisme de mousse flexible, fixé entre les marches d'un petit escabeau de bois ; derrière, deux images reprennent ce même prisme, photographié devant ce qui semble être un cours d'eau. Le contraste formel se joue ici entre le flexible et le rigide, la dureté et la souplesse, l'objet connu, utilitaire, et l'objet informe, étrange.

Toutefois, cette interprétation évoque une indépendance de l'exposition face au monde réel, et c'est peut-être la première impression que *Sans objet* procure. Pourtant, Lauzé y place des objets quotidiens, faisant constamment référence au monde hors des murs blancs de l'espace d'exposition : une part de l'univers commun y pénètre et y subsiste. Une œuvre présente ainsi des câbles d'alimentation émergeant d'oreillers placés à même le sol. Le visiteur attentif peut y coller l'oreille et y discerner le son d'un léger frottement. Il répète alors un geste qu'il effectue tous les soirs, mais ce comportement se décontextualise et prend

une signification tout autre. L'œuvre, sans pousser ou forcer le récepteur à interagir avec elle, l'amène à s'impliquer, à être attentif.

Sans objet se place donc dans cet état moyen entre une appréciation distanciée et une implication rapprochée. Les pièces semblent pouvoir être observées froidement, mais quelque chose nous y rapproche, nous y projette. En fait, dans notre univers quotidien, nous interagissons avec ce qui nous entoure – et ce avec quoi nous nous entourons – par le biais de notre corps. Une fois ces objets déplacés hors de notre monde et transformés, le rapport entre eux et notre corps est irrémédiablement transformé à son tour. Il s'agit là de ce qui nous place à une distance inhabituelle, pas tout à fait confortable, face à ce qui nous est proposé : un regard ni tout à fait distant ni tout à fait rapproché.

Par ailleurs, ce déplacement du rapport objet-corps demeure présent dans plusieurs pièces présentées. Une paire de souliers est notamment placée sur le sol. Sous l'une des semelles se trouve une lime, comme si cette dernière allait s'écraser sous la pression d'un pied. Pourtant, nul n'accomplit le geste, il est simplement suggéré par le positionnement des éléments. Le récepteur peut s'imaginer effectuer ce mouvement, il peut s'imaginer assister à l'action de quelqu'un l'accomplissant : forcément, il se projette ; pourtant, il reste en retrait.

Une lampe est quant à elle placée dans un coin de la galerie. Un fil relie son abat-jour au sol. Un ventilateur frotte sur ce fil alors que son mécanisme le fait bouger paresseusement. Un dispositif semble amplifier le bruit produit par ce contact



à travers un petit haut-parleur fixé au mur. Une fois de plus, déplacement de l'usage : plutôt que d'éclairer ou de rafraîchir, plutôt que d'améliorer le confort, le dispositif ouvre la possibilité formelle sonore des appareils.

De même, l'ensemble formé par le filet et le gazon artificiel pourrait ressembler à une table, mais déposer quoi que ce soit dessus provoquerait son effondrement. Une étagère accueille également un livre, mais elle paraît fixée trop haut pour que nous puissions le cueillir aisément ou même en lire le titre. Ces objets semblent avoir perdu leur fonction : étant des produits de consommation, ils demeurent habituellement

utilitaires ; or, Lauzé les manipule, modifie leur rapport à notre corps afin qu'ils se départissent de leur utilité.

En fin de compte, le sujet de l'exposition est-il vraiment les objets en eux-mêmes ou bien notre rapport à eux ? Les modifications formelles qui leur ont été apportées ne ramènent pas qu'à leur forme, à ce que nous pouvons observer d'un œil d'esthète, séparé et froid. Une relation à deux sens intervient : le quotidien est projeté dans l'espace de la galerie, et l'art qui s'y trouve nous projette à notre tour au sein de notre quotidien. Les pièces présentées



s'appréhendent par leurs différences avec la normalité, avec l'habitude. Les gestes que nous posons tous les jours s'écartent de ceux que l'artiste nous suggère, de ceux qui sont rendus possibles ou impossibles par les œuvres. La position plus ou moins confortable,

plus ou moins étrange, provient selon nous de cet écart. L'exposition ne déplace jamais les objets d'une manière absurde ou exagérée, qui sortirait tout à fait ce qu'elle nous présente de notre quotidien, mais reste au sein d'une zone grise où quelque chose cloche, où nous ne pouvons ni apprécier les objets normalement ni les séparer complètement de nous.

Nous pourrions argumenter que l'identité se construit par ce que nous faisons, par nos gestes posés. Le quotidien n'est-il pas alors la pierre angulaire de ce que nous sommes ? Si Sophie Lauzé commente les actions que nous effectuons par le biais des objets qui peuplent notre vie, ne commente-t-elle pas indirectement ce qui constitue notre être, notre expérience au monde ? Alors que le fait de vivre dans l'univers s'appréhende souvent par le moment fatidique, par l'événement transformateur, peut-être nous définissons-nous davantage par le biais de ce qui se produit tous les jours, par le banal, par ce qui ne se considère pas, par ce qui est... sans objet.



Sophie Lauzé, *Sans objet*, Le Lieu, centre en art actuel, 5 au 21 juillet 2019

p.100, 101, 102
Photos : Sophie Lauzé.



